

Libération

CULTURE, mercredi, 8 octobre 1997, p. 35

"Sinon, oui" de Claire Simon, un polar gynécologique où la fiction grossit et s'arrondit au même rythme que son héroïne. Echographie délirante d'une grossesse menteuse. Sinon, oui. Film de Claire Simon. Avec Catherine Mendez, Lou Castel, Emmanuel Clarke, Agnès Regolo. Durée: 1 h 59.

LEFORT Gérard

Beaucoup de cinéastes ne savent pas comment terminer leurs films, et généralement ça se voit, puisqu'ils ne trouvent guère d'autres solutions que le fameux échappatoire des fins à répétition, du coup qualifiées d'"ouvertes" et partant, valeur ajoutée, d'"énigmatiques". Il est plus rare qu'un cinéaste se pose la question pratique de savoir comment commencer un film, et que ce doute inaugural, donc fondamental, se voit aussi. Ou alors si, mais à la manière d'une nouvelle orthodoxie.

Dans la majorité des films français, probablement sous l'influence du modèle américain, il existe un codex non écrit, mais ô combien recopié, de l'introduction comme il faut, recueil de recettes "coups de fouets" destinées à réveiller un spectateur présumé endormi, une sorte de b-a-baffe de l'introït, où l'usage recommandé d'images intrigantes sert d'électrochoc majeur.

Poignée d'appâts. Pour amorcer Sinon, oui, Claire Simon ne procède pas autrement, jetant dans le fleuve bouillonnant de ses images une poignée d'appâts tous plus mystérieux les uns que les autres et censément destinés à nous ferrer. Des voitures fantomatiques sur une autoroute floue, quelques plans chaotiques d'un péage, d'un échangeur, d'une déviation. Le profil d'un jeune homme qui soliloque sur la notion de centre-ville et qui lâche: "On n'attend pas, on espère." Et, pour chapeauter le tout, une voix off, que l'on suppose être celle de la réalisatrice, autant dire alors une voix d'outre-tombe, qui lutte contre la bande-son dominante (le saxo d'Archie Shepp) pour imposer la contrebande d'une lecture, celle de la fiche technique du film, et qui finira par annoncer, quasiment en hurlant: "Un film de Claire Simon!"

Nous voilà donc, comme de coutume, dans un ques aco? d'ordre général. Sauf qu'ici, bonheur de l'impromptu, si le doute est certes immense sur la folle suite des événements, la certitude est en revanche totale sur la part de liberté qui nous est a priori assignée. Ces images ne sont pas faites pour nous réveiller. Leur matière noctambule et

surtout nyctalope, puisqu'on y voit la nuit, indique qu'elles s'adressent au contraire à de grands réveillés, autre définition des insomniaques.

Ce qui ne veut pas dire que Claire Simon vedettariserait pour autant ce regard exorbité. Si elle devait filmer l'expression "ne dormir que d'un oeil", Claire Simon filmerait plutôt ce qui se passe sous la paupière de l'autre oeil, celui qui est fermé et qui, pendant les travaux du réel, continue à rêver.

Sinon, oui est bien ce film qui veille d'un oeil et rêve de l'autre, autrement dit, qui ne déroule le tapis du documentaire (une histoire vraie, un fait divers) que pour l'enrouler dans les plis de la fiction (la reconstitution aléatoire, le romanesque). Autrement dit (sic son auteur): "Une histoire qui raconte la vie d'un mensonge."

Imposture grandiose. Voilà donc Magali, jeune femme discrète et jeune épouse consentante, qui va subitement s'embarquer en grand dans une imposture grandiose: non seulement en inventant qu'elle est enceinte, mais en donnant le change à son proche entourage pendant ses neuf mois de grossesse présumée.

C'est fou jusqu'au fou rire, c'est délirant jusqu'au non-sens, et c'est surtout, se dit-on, intenable, tant pour la vie du personnage que pour la survie du film. Ça ne peut pas durer, ça doit, littéralement et métaphoriquement, avorter. Or, ça dure et, telle son héroïne, la fiction croît, grossit et s'arrondit, pleine des subterfuges parfois hilarants de Magali, véritable polar gynécologique qui ferait presque oublier la menace d'un dénouement aussi fatal que prévisible. Que l'on trouve vraisemblable cette invraisemblance tient sans doute au fond d'inconscient chrétien qui nous tient. Après tout, la fiction païenne de Sinon, oui n'est pas plus extravagante que cette fable religieuse qui, depuis environ deux mille ans, nous raconte qu'une vierge est tombée enceinte du fils de Dieu.

Mais le vrai suspense du film, son "dira?-dira pas?" fondamental, est d'une puissance encore plus forte. Comme son titre le suggère, Sinon, oui oscille sans cesse entre un "non!" qui refuse de regarder les choses en face, et un "oui!" qui les fixe jusqu'à l'hypnose. Sinon, oui, si oui, non. Dans les deux cas, affirmatif. Ce qui fait que la caméra cadre tout autant le centre du problème que ses recoins. Ce qui fait que les apartés du film (et notamment une hallucinante affaire de bonne soeur amoureuse) sont tout aussi essentiels que sa grosse intrigue principale.

Ce mouvement de balancier n'a rien à voir avec la gesticulation. C'est plutôt le mouvement même du cinéma: raconter des histoires, raconter une histoire, d'un pied sur l'autre, comme un enfant dont la danse ensorcelante conjure ad libitum la cérémonie adulte et mortifiante des aveux.